

# Le téléroman : un genre sensible aux transformations sociales? Une analyse de Rue des Pignons

Christine Eddie

Volume 14, numéro 2, août 1981

Télévision et fiction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500548ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500548ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Eddie, C. (1981). Le téléroman : un genre sensible aux transformations sociales? Une analyse de Rue des Pignons. *Études littéraires*, 14(2), 307–332.  
<https://doi.org/10.7202/500548ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

# LE TÉLÉROMAN : UN GENRE SENSIBLE AUX TRANSFORMATIONS SOCIALES ?

UNE ANALYSE DE *RUE DES PIGNONS* \*

---

*christine eddie*

---

Un leitmotiv revient fréquemment dans les critiques faites aux téléromans en général : ils sont d'une idéologie conservatrice et font souvent la preuve d'une soumission évidente à l'ordre social de leur temps. Nous songeons, ici, aux nombreuses études faites dans plusieurs pays (Bradley S. Greenberg, 1980 ; Michel Souchon, 1973 ; Jean-Marie Piemme, 1975 ; Line Ross et Hélène Tardif, 1975 ; etc.) qui, toutes, semblent s'accorder sur cette caractéristique du feuilleton télévisé. Ce conformisme global tient, en grande partie, aux lois du genre : diffusé à une heure d'écoute familiale, le téléroman tente toujours de s'attacher un public le plus large possible ; cette sujétion aux cotes d'écoute interdit implicitement aux auteurs d'aborder certains thèmes polémiques. Au Québec, le cas le plus patent de ce type de censure restera sans doute celui du **Paradis terrestre** qui fut supprimé après deux épisodes de sa sixième saison, en 1972, pour avoir mis en scène des personnages homosexuels. Mais, depuis **La Famille Plouffe**, les exemples sont nombreux d'interventions dans le contenu véhiculé par les téléromans ; moins radicales, la plupart du temps, mais toujours très significatives.

Contraint à des règles morales très strictes, le téléroman projette un fond de conservatisme ; les auteurs qui l'écrivent, l'institution qui le diffuse, les commanditaires qui le financent et le public qui l'accepte ou le rejette, sont autant de variables importantes dans l'acheminement du discours qui y est proposé. Soit, mais notre télévision a bientôt trente ans et, depuis la diffusion du premier épisode des **Plouffe**, en novembre 1953, la société québécoise s'est transformée à bien des points de vue. La question qui s'impose est la suivante : les téléromans avancent-ils au rythme de la société dont ils sont issus, ou sont-ils nécessairement à sa remorque ? Sur une période suffisamment longue, laissent-ils poindre une évolution ? si oui, comment se manifeste-t-elle ?

Idéalement, cette hypothèse ne pouvait se vérifier qu'à l'intérieur d'un seul téléroman, pour que les éléments de comparaison soient absolument les mêmes. En comparant le début et la fin d'un téléroman, on devait pouvoir évaluer l'évolution sociale qui s'y serait inscrite. **Rue des Pignons**, à cause de sa durée phénoménale (septembre 1966-août 1977), se prêtait bien à un parallèle de ce genre. En outre, la décennie sur laquelle s'échelonne la diffusion de cette émission est caractérisée par une réflexion sociale importante sur la condition des femmes; les retombées du mouvement féministe ont commencé à se faire sentir, au Québec, au tournant des années 1970. Le téléroman de Louis Morisset et de Mia Riddez avait-il fait écho à ces transformations sociales? La question est d'autant plus importante que tous les sondages faits auprès des téléspectateurs laissent croire que ce sont les femmes adultes qui forment le plus fort pourcentage du public de la plupart des téléromans<sup>1</sup>; comme, de surcroît, il semble établi qu'un processus d'identification se fait naturellement entre le public et les personnages de fiction télévisée, il était intéressant de voir dans quelle image de la femme le public féminin de **Rue des Pignons** s'était retrouvé, et si cette image s'était transformée en dix ans.

Spontanément, on est sans doute porté à croire que non: aucun changement n'a semblé s'y produire. Les familles Jarry, Marsouin et Milot ont surtout laissé, dans la mémoire de beaucoup de téléspectateurs (trices), le souvenir de femmes effacées, dont le quotidien, durant onze années, fut absorbé par les seules préoccupations de l'amour, du mariage et de la famille. C'est, de façon générale, l'idée courante que l'on se fait des femmes téléromanesques. Pourtant, lorsqu'on met côte à côte les 38 épisodes de la première saison de **Rue des Pignons** (6 septembre 1966-23 mai 1967) et les 49 épisodes de sa dernière saison (7 septembre 1976-23 août 1977), on s'aperçoit que ce sont deux mentalités différentes qui «habitent» le téléroman au début et à la fin. Une analyse de contenu quantitative et qualitative des textes de ces deux saisons de diffusion permet de saisir les nuances, parfois obscures à première vue, de cette évolution.

Nous présentons, ici, cette analyse de contenu en trois étapes. La première consiste à cerner les personnages

féminins du téléroman dans leur ensemble. Il nous a semblé primordial de comptabiliser les apparitions des femmes à l'écran pour voir dans quelle mesure, en 1966-1967 et en 1976-1977, elles éclipsent les personnages masculins, sont éclipsées par eux, ou encore partagent, avec eux, le devant de la scène. Nous avons également retenu les décors auxquels les femmes sont le plus souvent associées et les situations auxquelles elles sont mêlées dans le cadre des intrigues : participent-elles autant, moins ou plus que les personnages masculins, au déroulement des événements, et ont-elles la même fonction qu'eux dans le téléroman ?

Dans une deuxième étape, nous avons cherché à approfondir l'image que projettent les personnages féminins lors des deux saisons à l'étude. Nous dégageons ainsi les modèles féminins que propose **Rue des Pignons** aux téléspectateurs. Aux informations très « factuelles » que sont l'âge, l'état civil et l'occupation des femmes mises en situation, s'ajoutent des éléments plus diffus, propres à chacun des personnages. Ces traits descriptifs sont de trois ordres : l'apparence physique, les aspects intellectuels et les attributs moraux.

Finalement, nous avons mis en parallèle les attitudes qu'ont les personnages du téléroman, face à la sexualité, à dix ans d'intervalle. Nous nous sommes surtout attardée aux problèmes sexuels des femmes et à leur façon d'assumer leur sexualité. Le choix du thème de la sexualité, plutôt que celui de la politique, par exemple, peut sembler aléatoire. Pourtant, il s'est imposé de lui-même. Un téléroman centré sur la vie affective, comme le fut **Rue des Pignons**, devait inévitablement aborder la question des relations sexuelles et tous les thèmes qui s'y lient. Ce qu'il fit ; éloquemment.

### **La place des femmes dans *Rue des Pignons***

Dès le départ, une comptabilisation systématique sur une année complète nous révèle que le nombre de personnages<sup>2</sup> masculins et féminins de **Rue des Pignons** est sensiblement égal et que la proportion se maintient à travers l'ensemble des onze années de diffusion.

Il reste que, même si le nombre de personnages masculins et féminins semble équilibré, il ne permet pas de conclure à

TABLEAU 1

Répartition selon le sexe des principaux personnages  
apparaissant dans *Rue des Pignons*  
en 1966-1967, 1976-1977 et sur l'ensemble de ses onze années

Cycle	Hommes		Femmes		Total	
	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%
1966-1967	10	52,6	9	47,4	19	100
1976-1977	22	52,4	20	47,6	42	100
1966-1977	56	53,8	48	46,2	104	100

une importance égale des personnages. Le mode des apparitions à l'écran est, déjà, révélateur à cet égard.

Au chapitre de la fréquence des apparitions à l'écran, il faut signaler que celles-ci peuvent se mesurer de deux façons : en nombre d'émissions ou en nombre de séquences<sup>3</sup>, chaque émission étant composée d'environ neuf séquences. La nuance est importante, parce qu'il est possible qu'un personnage n'apparaisse qu'une fois dans un grand nombre d'émissions, ce qui lui donne finalement moins d'importance qu'un personnage paraissant moins régulièrement, mais plus souvent à l'intérieur de chaque émission.

C'est ainsi que, de septembre 1966 à mai 1967, huit hommes et cinq femmes composent la liste des personnages apparaissant dans plus du tiers des émissions. Janine Jarry se classe alors en première place, *ex aequo* avec Maurice Milot. Si on considère, par contre, le nombre de séquences où elle évolue, elle est détrônée d'assez loin par Maurice Milot, présent dans 40% des séquences de la saison, et par Flagosse Berrichon qui, même s'il apparaît dans une émission de moins qu'elle, la dépasse légèrement pour le nombre de séquences. Donc, bien que Maurice et Janine soient couramment identifiés comme les deux héros de cette première année, on constate que la jeune fille parle et agit beaucoup moins souvent que son pendant masculin.

Dans l'ensemble, c'est au plan des séquences que le rôle des femmes perd de l'importance. Cette première saison donne préséance à six hommes et à quatre femmes, mais avec un noyau central de quatre personnages : trois hommes et

une femme. Les autres personnages, masculins ou féminins, ont une fréquence d'apparition deux fois moindre.

Dix ans plus tard, la situation s'est radicalement modifiée. Le nombre de protagonistes ayant doublé, les apparitions de chacun à l'écran diminuent : aucun n'apparaît dans plus de la moitié des émissions ; ils sont donc plus nombreux à partager un même nombre d'émissions. Les écarts entre les participations individuelles sont cependant moins grands qu'en 1966.

La présence des personnages féminins s'est affirmée par rapport à celle des hommes. Douze hommes et dix femmes figurent dans 20 à 47% des émissions. La distribution, en terme d'émissions, est définitivement plus équilibrée que lors de la première saison de **Rue des Pignons**. Par ailleurs, lorsqu'il s'agit du nombre de séquences, la parole est largement donnée à des femmes : sept d'entre elles sont parmi les dix personnages les plus vus et entendus par les téléspectateurs. Alors que durant l'année 1966-1967 les deux premières places étaient tenues par des hommes, cette fois, ce sont les quatre premières places qu'occupent des femmes.

On serait tenté de conclure, à la lumière de ces données, que **Rue des Pignons**, avec le temps, est davantage devenu « une histoire de femmes » et que les hommes ont été relégués à des rôles, somme toute, de soutien. Il n'en est rien si nous considérons la composition des séquences.

Chaque séquence, en effet, peut mettre en scène des hommes entre eux, des femmes entre elles, un couple (un homme et une femme) ou un groupe mixte (des hommes et des femmes). Il est, à ce point de vue étonnant de constater le changement qui s'est opéré en dix ans.

De fait, lors de la première année, plus du tiers des séquences ne nous montre que des hommes, alors qu'à peine le sixième présente des femmes sans compagnie masculine. Les scènes de couples ou de groupes mixtes se partagent les derniers 50% du contenu. La situation se modifie substantiellement une décennie plus tard, alors que le téléroman privilégie les scènes de couples ou de groupes à 60% et que l'équilibre est rétabli entre les scènes « masculines » et les scènes « féminines » (18,2% et 20%).

En 1966, si les hommes sont avant tout présentés entre eux, les femmes figurent surtout soit comme éléments secondaires de groupes mixtes, soit comme membre d'un couple. Une décennie plus tard, bien que les chiffres semblent donner un rôle prédominant à sept personnages féminins, c'est sur le couple qu'est mis l'accent et c'est par le biais du couple que les femmes accèdent à l'avant-scène. Plus important encore, hommes et femmes, en 1976-1977, se retrouvent avec la même fréquence dans les diverses catégories retenues.

TABLEAU 2

*Répartition de la composition des séquences  
pour les personnages des deux sexes,  
dans Rue des Pignons, en 1966-1967 et en 1976-1977*

Séquences présentant les hommes et/ ou les femmes	1966-1967				1976-1977			
	Hommes		Femmes		Hommes		Femmes	
	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%
entre eux (elles)	123	42	54	24	83	23	91	24
en couple	84	29	84	37	146	40	146	40
en groupe	87	29	87	39	136	37	136	36
TOTAL	294	100	225	100	365	100	373	100

Il s'agit là d'une comptabilisation sèche qui occulte les modalités des apparitions féminines à l'écran. Les décors et les conditions dans lesquels les femmes figurent précisent davantage ces modalités.

Il est évident que la maison familiale est un endroit de prédilection pour la plupart des téléromans et que la cuisine, lieu de rassemblement par excellence, s'impose comme décor fondamental. En 1966, 47,6% des scènes impliquant une ou des femmes se situent à la maison, alors que, pour les hommes, la proportion est de 30,9%. Tout de suite, cependant, une distinction s'impose. Les femmes sont continuellement à la maison pour y accomplir des tâches domestiques; les hommes, eux, y sont «de passage». Ainsi, Charles Jarry retrouve sa femme et ses filles dans la cuisine, avant de partir travailler, ou en rentrant. Anatole Marsouin, à une exception près (il y vient boire une bière avec un ami), n'est dans sa cuisine que pour manger et c'est toujours sa fille Sylvette qui

le sert. Hector et Maurice Milot sont, eux aussi, servis par une femme, leur sœur Irène. Une seule fois durant ces premiers épisodes voit-on un homme occupé par un travail ménager; l'extraordinaire de l'événement est cependant amplement souligné par de nombreuses remarques qui en feront un incident comique.

À la cuisine, donc, les femmes préparent les repas, les biberons, font le lavage et le ménage. On ne s'étonnera plus, alors, de constater que 85% des séquences ne présentant que des femmes ont pour décor la maison et, majoritairement, la cuisine. Par contre, lorsqu'ils sont entre eux, les hommes ne se retrouvent à la maison que dans 20% des séquences, et, dans une proportion moindre encore, à la cuisine.

Outre la maison familiale, on compte huit décors mettant en scène les personnages féminins du téléroman. Le tableau 3 les présente en ordre décroissant.

TABLEAU 3

*Décors où agissent les femmes de **Rue des Pignons** pour la saison 1966-1967*

Décors	Nombre/séquences	% séquences
1 Maisons <sup>4</sup>	107	47,6
2 Extérieurs (fleuve, rue, voiture, etc.)	52	23,1
3 Épicerie ou quincaillerie	21	9,3
4 Club Athlétique	15	6,7
5 Restaurant ou cabaret	13	5,8
6 Hôpital	5	2,2
7 Couvent	5	2,2
8 Centre sportif	5	2,2
9 Lieu de travail rémunéré	2	0,9
TOTAL	225	100

Le nombre de séquences filmées en extérieur peut sembler étonnamment élevé. Il faut se rappeler, cependant, que souvent ce sont des séquences très brèves qui, en général, servent de transition ou permettent d'aérer l'intrigue.

Les scènes qui ont lieu à l'épicerie ou à la quincaillerie (moins de 10% des séquences) nous montrent toujours les



femmes dans le rôle de clientes, ce qui les ramène encore à leur fonction de ménagère. Seule Sylvette Marsouin, présente dans les 17 séquences qui se déroulent à l'épicerie, aurait pu être saisie comme travailleuse, puisqu'elle est à la caisse; on sait, toutefois, que son travail est bénévole et qu'il se partage entre l'entretien de l'appartement de son père et l'assistance qu'elle donne au commerce familial.

Exception faite du Club Athlétique où les femmes ne se rendent que pour acheter cigarettes ou « breuvages », les autres décors sont des décors de circonstance : au restaurant ou au cabaret, elles sont invitées par un homme à prendre un café ou un repas, à danser ou à assister aux débuts de Fernand Brissette comme chansonnier; à l'hôpital, elles rendent visite à Maurice, blessé, et au Centre Sportif, elles viennent encourager Maurice et Jacky lors de leurs premiers combats de boxe. Les scènes ayant lieu au couvent n'impliquent, évidemment, qu'Irène Milot.

Deux seulement des personnages féminins principaux ont un emploi rémunéré, mais leur lieu de travail ne sert qu'exceptionnellement de décor.

Les décors permettent de souligner le rôle que jouent ces premières femmes de **Rue des Pignons**; les prétextes de leurs apparitions à l'écran confirment les faits. Les grands événements du téléroman n'impliquent jamais directement les femmes : accident de voiture, vols, difficultés à trouver de l'emploi, dettes à payer, incendie de l'épicerie, carrière dans la chanson et exploits de boxe sont le fait des héros masculins. En deux occasions seulement voit-on des femmes prendre des décisions personnelles : Irène choisit d'entrer au couvent et Sylvette, enceinte, décide d'épouser Jacky Dupuis. Les femmes n'ont qu'une préoccupation dans laquelle elles investissent toutes leurs énergies : l'amour. Leurs sujets de conversation, lorsqu'ils ne sont pas tout à fait anodins, s'enferment dans le seul couloir de leurs relations amoureuses. Si elles n'en ont pas, elles parlent de celles des autres. Les femmes font d'autant contraste avec les hommes que, pendant qu'elles rêvent à l'homme idéal, ceux-ci discutent de sport, découvrent les inégalités sociales, expriment leurs révoltes, parlent de liberté, de problèmes à résoudre, de leurs ambitions professionnelles et, occasionnellement, de filles.

Les neuf premiers personnages féminins de **Rue des Pignons** sont donc confinés à un rôle de témoins, ou carrément à un rôle de figuration. Jamais en situation première, ces femmes « tchadorisées » se contentent de coller à leur fonction de domestiques au service des hommes qui les entourent. Elles n'ont pas, comme les hommes, de décors qui leur appartiennent et leur espace quotidien est presque exclusivement restreint à la cuisine, gynécée contemporain. Dépendantes d'un mari, d'un père ou d'un amoureux, elles disposent, en fait, de très peu d'autonomie et n'ont guère d'occasions de se faire valoir : leur vie n'a d'importance que dans les coulisses domestico-affectives.

Dix ans après cette première année de diffusion, le dernier cycle saisonnier du téléroman situe encore les femmes à la maison. Le pourcentage des séquences qui ont pour décor le logis familial est même plus élevé qu'en 1966, puisqu'il atteint 53,6% des séquences où évoluent les femmes. On ne peut pas dire, pourtant, que les femmes y sont, comme dix ans auparavant, cantonnées dans les travaux ménagers.

En effet, les logis où on les voit vivre sont au nombre de quinze, donc beaucoup plus variés qu'en 1966 lorsqu'ils se résumaient à trois. De plus, cinq de ces maisons ou appartements sont habités par des femmes seules. Et en outre, les pièces occupées ne se limitent plus à la cuisine et au salon ; 18,3% des séquences à la maison se situent dans le boudoir, la bibliothèque ou la chambre à coucher. Boudoir et bibliothèque sont l'indice évident d'une situation sociale plus favorisée qu'en 1966. Quant aux séquences situées dans une chambre à coucher, le plus souvent elles mettent en scène des couples au lever ou au coucher, ce qui jamais n'était visible durant la première saison de **Rue des Pignons**, à cause d'un interdit certain sur tout ce qui pouvait évoquer la sexualité. Ajoutons encore que si, en 1966, 85% des séquences « entre femmes » ont pour décor la cuisine, ce pourcentage, dix ans plus tard, n'est plus que de 56% ; c'est dire que les femmes se rencontrent plus souvent qu'autrefois hors du foyer.

Si, effectivement, certaines cuisines demeurent des lieux consacrés presque systématiquement au ménage, à la préparation des repas et aux soins à donner aux enfants, il reste que, dans la grande majorité des cas, les femmes sont

désormais exemptes de corvées domestiques. Non pas que les hommes aient pris la relève : ils ont toujours recours à une femme pour les repas, une chemise repassée ou un appartement propre. C'est le travail domestique lui-même qui a disparu de l'écran. Il arrive qu'on y fasse allusion en promenant un aspirateur, un sac de linge sale ou une liste d'épicerie ; mais le plus souvent, le moment où les femmes paraissent à l'écran est un moment de repos. À part, bien sûr, les trois repas quotidiens, la cuisine et le salon servent dorénavant à recevoir des amis, à prendre un café ou à se reposer après le travail.

Car, et c'est là une des principales transformations du téléroman à dix ans d'intervalle, désormais les femmes travaillent à l'extérieur. Aussi, après la maison, le décor où elles sont le plus souvent situées est-il celui de leur lieu de travail.

TABLEAU 4

*Décor où agissent les femmes de **Rue des Pignons** pour la saison 1976-1977*

Décor	Nombre/séquences	% séquences
1 Maisons	200	53,6
2 Lieux de travail rémunéré	91	24,4
3 Extérieurs	41	11
4 Club Athlétique	10	2,7
5 Restaurant	9	2,4
6 Hôpital	8	2,1
7 Presbytère	5	1,3
8 Clinique médicale	4	1,1
9 Poste de police	3	0,8
10 Prison	2	0,6
TOTAL	373	100

Les scènes tournées à l'extérieur sont deux fois moins nombreuses qu'en 1966 et n'ont plus lieu dans le quartier habité par les personnages. Promenades à la campagne, fins de semaine dans les Laurentides, scènes à l'aéroport, détente au bord de la piscine attestent encore que le niveau social a changé. La rue des Pignons, si elle est encore habitée par la majorité des protagonistes du téléroman, n'a plus que de lointaines accointances avec le quartier populaire du sud-est

de Montréal où l'avaient ancrée ses auteurs; on ne la voit d'ailleurs plus à l'écran.

Les sept autres décors où se manifestent les femmes ne représentent que 11% du total des séquences. Ce sont, comme en 1966, des décors de circonstances, accessoires à des situations bien précises. Notons cependant que de façon très contrastante les femmes n'y tiennent plus de simples rôles de figuration. Nous constatons que la scission entre le monde féminin et le monde masculin s'est, au niveau des décors, effacée. Si l'on se rapporte aux divers ressorts dramatiques des épisodes, par contre, certaines constantes se maintiennent.

Plus que les drames policiers, nombreux durant cette saison, ce sont les problèmes familiaux qui préoccupent les personnages; le nombre élevé de familles et de couples (dix familles et quinze couples) mis en scène appelle naturellement ce genre d'intrigue. Même si l'intérêt pour tout ce qui touche les relations affectives n'est plus exclusif aux femmes, ce sont elles, malgré tout, qui en parlent le plus et qui semblent le plus affectées par une rupture, une réconciliation ou une remise en question. Pourtant, les décisions sur le plan amoureux ne sont jamais prises par les femmes; dépendantes des réactions masculines dans leurs rapports amoureux, les personnages féminins font preuve, ici, d'un manque total d'initiative.

La trame anecdotique générale ne renferme pas que des « histoires de cœur ». En 1976, les femmes de **Rue des Pignons** se retrouvent avec les problèmes plus larges que débattaient entre eux les hommes de 1966 : problèmes d'embauche, d'avenir, d'argent, de liberté à acquérir et d'ambitions professionnelles. Ce sont elles, maintenant, qui posent des questions et cherchent des solutions qui les satisfassent.

En résumé, nous dégageons, chez les personnages féminins de la fin du téléroman, deux transformations essentielles par rapport à leurs consœurs du début. La première concerne les travaux ménagers qui n'ont presque plus de place, sinon pour la forme, dans les émissions présentées durant la saison d'automne-hiver 1976-1977. Un confort matériel beaucoup plus grand qu'en 1966 a allégé, certes, le poids des travaux domestiques quotidiens. De plus, les femmes sont maintenant

sur le marché du travail. Or dans **Rue des Pignons**, elles arrivent à concilier le travail à l'extérieur et l'entretien de leur maison de façon très harmonieuse; l'un n'entrave nullement l'autre qui, de fait, n'a plus qu'une importance très relative.

La deuxième transformation touche le degré d'implication des femmes dans les événements auxquels elles sont mêlées. Il ne s'agit plus pour elles de se contenter d'observer; non seulement elles sont très souvent au cœur même des intrigues importantes et contribuent grandement à l'évolution de toutes sortes de situations par des initiatives personnelles et des interventions directes, mais elles ne sont plus limitées au seul domaine de leurs amours, même si celui-ci garde une place importante dans leurs préoccupations immédiates.

Nous pouvons donc conclure que, bien qu'une décennie seulement sépare les femmes de 1976 de celles de 1966, elles ne sont plus tout à fait les mêmes. À bien des égards, elles ont même beaucoup changé.

### **Les modèles féminins proposés par *Rue des Pignons***

Beaucoup de nouveaux personnages féminins se sont rajoutés aux premiers, tout au long des dix années qui ont suivi le premier cycle saisonnier de **Rue des Pignons**; ces nouvelles héroïnes ont amené avec elles des situations jusqu'alors inédites, et les modèles féminins proposés par le téléroman se sont ainsi diversifiés.

Nos compilations des variables sociologiques (âge, état civil et occupation) tiennent compte, ici, de tous les personnages du téléroman, exception faite des rôles muets. En effet, les personnages secondaires jouent un rôle très important pour comprendre le milieu social présenté par le téléroman, même si ce sont toujours les personnages principaux qui servent de points de repère aux téléspectateurs.

Établir les données d'âge, d'état civil et d'occupation des personnages pose certaines difficultés. Ces renseignements n'étant pas systématiquement fournis par le texte, il faut les chercher dans les dialogues où, parfois, l'information n'est qu'allusive. Il reste que l'âge n'est quelquefois indiqué que de façon approximative et que le lieu de travail, pour certains personnages secondaires, n'est pas toujours précisé. Il faut,

de plus, savoir que, sur une année complète, les personnages sont d'une mobilité extrême au niveau de l'état civil : célibat et mariage ou mariage et divorce peuvent se succéder en une même année. Aussi, pour chaque personnage, nous ne retiendrons que le statut qui lui est accolé durant la majorité des épisodes d'une saison. La moyenne d'âge de tous les personnages, hommes et femmes, est de 36 ans en 1966 et de 37 ans en 1976, mais, de façon générale, les femmes sont plus jeunes que les hommes. On retrouve au tableau 5 les catégories d'âge dans lesquelles se trouvent les femmes des deux saisons étudiées.

TABLEAU 5

*Les personnages féminins de **Rue des Pignons** selon les groupes d'âge, en 1966-1967 et en 1976-1977*

Groupe d'âge	1966-1967		1976-1977	
	Nombre	%	Nombre	%
13-17 ans	1	6,3	3	8,3
18-24 ans	8	50	5	13,9
25-34 ans	2	12,5	10	27,8
35-44 ans	3	18,7	7	19,4
45-54 ans	—	—	8	22,2
55-64 ans	2	12,5	2	5,6
65 ans et plus	—	—	1	2,8
TOTAL	16	100	36	100

La première saison du téléroman présente seize femmes dont la moitié ont entre 18 et 24 ans. Une jeune fille de 16 ans et deux autres de 26 et 27 ans viennent grossir la proportion des femmes de moins de 30 ans : 68,8% des personnages féminins ont donc entre 16 et 27 ans. Notons que parmi elles figurent six des neuf personnages principaux.

En 1976-1977, toutes les tranches d'âges figurent dans le téléroman, aucune ne l'emporte de façon déterminante sur les autres. En outre, les femmes sont sensiblement plus âgées qu'au début, puisque leur moyenne d'âge pour cette dernière saison est de 35,5 ans (pour 28,2 ans en 1966). Si les personnages du début ont vieilli d'environ dix ans, l'âge du téléroman ne justifie pas à lui seul l'âge des personnages.

En effet, beaucoup de nouvelles femmes ont fait leur apparition et leurs âges sont extrêmement variés : la doyenne du téléroman a plus de 70 ans et la benjamine (parmi les personnages principaux) n'a que 13 ans. Ce sont là, bien entendu, les deux extrémités, mais elles sont significatives du décroisement des types de femmes présentées. Plus de la moitié des femmes (69,4%) de la dernière année de **Rue des Pignons** ont un âge qui varie entre 25 et 54 ans ; cela constitue tout de même une marge moins restreinte qu'en 1966 alors que 50% des femmes avaient entre 18 et 24 ans. La proportion de ces très jeunes femmes est passée de 50% à 13,9% et alors qu'en 1966 certaines catégories d'âges ne figuraient pas dans le téléroman, on compte maintenant huit femmes (22,2%) qui ont entre 45 et 54 ans, et une qui a plus de 65 ans. Si la priorité reste accordée à la jeunesse, comme d'ailleurs dans la plupart des téléromans, on note cependant un éventail d'âges beaucoup plus large à la fin du téléroman qu'au début ; ce fait rend beaucoup plus réaliste la représentation des femmes dans cette émission.

L'âge des personnages a, sans aucun doute, une influence directe sur l'état civil des femmes du téléroman. Puisqu'en effet on compte beaucoup de jeunes filles lors de la première année de diffusion, on ne peut s'étonner de ce que le nombre de célibataires soit élevé.

Pour cette saison de diffusion, les onze femmes de moins de 30 ans sont toutes célibataires ; à celles-ci s'ajoute Bijou

TABLEAU 6

*L'état civil des personnages féminins de **Rue des Pignons**  
en 1966-1967 et en 1976-1977*

État civil	1966-1967		1976-1977	
	Nombre	%	Nombre	%
Célibataires <sup>5</sup>	12	75	10	27,8
Mariées	3	18,7	15	41,7
Veuves	1	6,3	5	13,9
Séparées	—	—	1	2,8
Divorcées	—	—	3	8,3
Filles-mères	—	—	2	5,5
TOTAL	16	100	36	100

Bousquet, une pittoresque vieille dame du quartier. Par contre, à part cette dernière qui n'a plus de préoccupations sentimentales et Irène Milot qui souhaite devenir religieuse, aucune des célibataires du téléroman ne désire le rester.

La situation est d'autant plus contrastée dix ans plus tard qu'en 1976, le mariage, même s'il meuble encore plusieurs conversations et nourrit toujours les espoirs de certaines, n'est plus admis comme une fin en soi. Une timide phrase de Janine Jarry sur la possibilité d'être autre chose qu'une épouse est reprise, cette fois régulièrement, par Louise, Annie, Michèle et Ginette Jarry. D'autres personnages ayant connu des expériences de vie commune dont elles ont gardé un pénible souvenir, ou ayant tout simplement acquis suffisamment d'autonomie, se joignent aux jeunes Jarry et choisissent de vivre seules.

Le pourcentage de femmes mariées (41,7%) dans cette dernière partie du téléroman comprend une majorité de personnages secondaires (huit); de fait, treize des vingt personnages principaux ne sont pas ou plus mariées. L'échantillonnage varié de situations « conjugales » dénote fortement une diminution de l'importance du couple.

Nous l'avons déjà mentionné, le travail est sans contredit l'élément qui a le plus transformé l'existence des femmes téléromanesques. Le tableau 7 donne un aperçu de ce renversement de situation.

TABLEAU 7

*L'occupation des personnages féminins de Rue des Pignons en 1966-1967 et en 1976-1977*

Occupation des femmes	1966-1967		1976-1977 <sup>6</sup>	
	Nombre	%	Nombre	%
Au foyer	5	31,3	4	12,1
Travaillent pour mari, père ou famille	3	18,7	3	9,1
Travaillent à temps partiel	—	—	4	12,1
Travaillent à plein temps	5	31,3	16	48,5
À la retraite	1	6,2	2	6,1
Aux études	2	12,5	4	12,1
<b>TOTAL</b>	<b>16</b>	<b>100</b>	<b>33</b>	<b>100</b>



Les catégories « au foyer » et « travaillent pour mari, père ou famille » sont très étroitement liées puisque, dans les deux cas, la femme est bénévole et ne reçoit aucun revenu. En 1966, 50% des femmes du téléroman sont donc totalement liées au foyer familial. Ce sont des jeunes filles qui attendent le mariage pour quitter la maison ou quelques mères de famille largement occupées par les enfants. Ce pourcentage, en 1976, dépassera à peine les 20%.

Le pourcentage des retraitées n'a pas changé, pas plus que celui des étudiantes. Ces dernières, cependant, ont accédé aux études supérieures à la fin du téléroman : en effet, deux étudiantes sont à l'université (en lettres et en pharmacie), une au cégep (option sciences) et la dernière, trop jeune encore, au secondaire. Dix ans auparavant, les deux étudiantes étaient, l'une inscrite à un cours de secrétariat, et l'autre, atteinte de cécité, dans un institut spécial pour aveugles.

Le travail à temps partiel n'existe pas du tout au début du téléroman. Par contre, quatre femmes, en 1976, obtiennent de cette façon un revenu ; les travaux qu'elles font relèvent, cependant, de domaines traditionnellement réservés aux femmes : serveuse de restaurant, couturière et gardienne d'enfants. Globalement, d'ailleurs, les métiers exercés par les femmes, que ce soit à temps partiel ou à plein temps, en 1966 ou en 1976, sont tous de domaines dits « féminins » : vendeuse, coiffeuse, postière, bouchère, secrétaire médicale et infirmière sont les emplois les plus redondants. La « sexisation », perceptible dans le téléroman, du type d'emplois qu'occupent les femmes, reflète étroitement celle que persiste à reproduire notre société. Qu'il calque cette réalité, soit ; mais, là où le bât blesse dans **Rue des Pignons**, et particulièrement lors de la dernière année, c'est lorsque l'on compare les emplois des femmes à ceux des hommes. Le milieu ouvrier qui caractérisait l'émission à ses débuts s'est rapidement métamorphosé en un milieu de professions libérales. L'ascension sociale, cependant, ne s'est faite qu'au profit des hommes. C'est ainsi que les secrétaires, coiffeuses, vendeuses, etc., ont très souvent pour mari des médecins (on en compte cinq lors de la dernière année), professeurs, hommes d'affaires, etc.

Si donc l'évolution est manifeste au niveau de l'occupation des femmes, il reste que les personnages principaux exercent

des emplois généralement peu valorisés par la société. Les quelques étudiantes se dirigeant définitivement vers des carrières qu'elles ont choisies, laissent entrevoir une relève de femmes qui auront un métier correspondant davantage à leurs aspirations. En attendant, les progrès exprimés par le téléroman se situent davantage au niveau de l'accès des femmes au marché du travail qu'à celui d'une nouvelle génération de femmes de carrière.

La transformation qui s'est effectuée au niveau des variables d'âges, d'états civils et d'occupations se vérifie également au niveau des traits descriptifs. Ainsi, l'apparence physique est une caractéristique extrêmement valorisée chez les femmes de la première saison de **Rue des Pignons**; elle le sera beaucoup moins dix ans plus tard.

Il n'est pas exagéré de dire que dans le téléroman, en 1966-1967, non seulement la beauté est importante, mais c'est d'abord par elle que se définissent les femmes. La marque de commerce de toutes les filles Jarry est d'être d'une exceptionnelle beauté et nombreuses sont les affirmations confirmant ce fait pour l'une, l'autre ou toutes les sœurs. Il en va de même pour la plupart des autres personnages féminins, séduction oblige! Maurice Milot n'aimant les femmes que si elles sont «jeunes et jolies<sup>7</sup>», Janine, Sylvette, Wanda et toutes celles qui convoitent ses avances, mettront beaucoup d'énergie à tâcher de lui plaire. Toutes craignent le regard critique des hommes; pour cela, la mode et les soins de beauté deviendront une de leurs préoccupations majeures.

Les hommes, eux, n'ont pas ce désir de plaire physiquement et même, ne sont pas particulièrement beaux. Les portraits d'hommes sont peu engageants et exagèrent certainement l'importance d'un physique agréable pour les femmes alors que celles-ci sont sans exigence de ce genre pour les hommes.

On trouve beaucoup plus difficilement, dix ans plus tard, de détails sur l'apparence physique des personnages féminins. Les qualificatifs se font plus rares, définitivement plus sobres, et la beauté est, de façon évidente, moins essentielle. Sans doute l'âge des personnages a-t-il amené l'atténuation de l'importance accordée aux qualités physiques, mais il est

permis de croire qu'en 1976 les femmes arrivent à se faire apprécier pour autre chose que leurs atouts physiques.

Pour les deux années étudiées, peu de détails sont donnés sur le degré de scolarisation des femmes. Lors de la première année, on sait qu'Angéla Jarry a une douzième année, que Denise termine ses études d'infirmière, que Janine a quitté l'école en neuvième année, que Colette est inscrite à un cours commercial, qu'Irène Milot a dû quitter l'école à l'âge de 16 ans pour élever ses frères et que Fifine Touchette, à 18 ans, ne va plus en classe. À part Denise, donc, peu de femmes ont poursuivi des études : chez les Jarry, l'instruction ne semble pas indispensable. Le père, Charles, dit fréquemment que ses filles pourraient très bien donner un coup de main à leur mère plutôt que poursuivre des études qui lui coûtent cher. Or, Laurent, seul garçon de la famille, est pensionnaire dans un collège classique et tous fondent sur lui beaucoup d'espoirs. Pis encore, on attribuera la « déchéance » de Denise (elle n'a pas « été capable d'attendre le mariage ») au fait qu'elle ait fait un cours d'infirmière<sup>8</sup>.

L'instruction, pour les filles, est donc peu encouragée, et même déconseillée. Luc Marchessault, le seul personnage très scolarisé de cette première année, ne cessera de répéter qu'il vaut mieux, pour une femme, être belle et aimante que savante. Il s'établira une incompatibilité entre la beauté et le savoir, deux qualités qui semblent ne pas devoir se trouver chez la même femme. D'où cette invraisemblable remarque de Marcel à Denise : « T'es trop belle pour être une vraie garde-malade<sup>9</sup> ».

Les femmes ne remettent jamais en question cette vision, si misogynne soit-elle. Au contraire, la suprématie des hommes sur le plan intellectuel est considérée comme légitime, normale. Un détail frappant dans les 38 premiers épisodes du téléroman donne un indice du peu d'intérêt que portent les femmes à tout ce qui ne les touche pas directement : les hommes achètent et lisent le journal quotidiennement, ce qui jamais n'arrive aux femmes. En une seule occasion, une femme, Colette, achète « de la lecture » parce qu'elle n'a plus rien à lire : il s'agira alors d'un photroman.

Dix ans plus tard, comme les femmes ne consacrent plus l'essentiel de leurs énergies à plaire aux hommes et comme

elles sont davantage intégrées au marché du travail, elles font preuve de beaucoup plus d'initiative et mettent en valeur leurs capacités intellectuelles. Denise sera élue présidente du comité de citoyens du quartier, Paulette et Mimi s'impliqueront chacune dans un travail bénévole et Emma, dans un projet P.I.L. qui l'intéresse ; Eugénie Arel est considérée comme une « bonne femme d'affaires qui ne s'en laisse pas imposer<sup>10</sup> » et Laura Dumas est perçue par tous comme « très intelligente<sup>11</sup> ». Andrée Milot écrit des chansons, Ginette Jarry, malgré le désaccord de son père, fera du cinéma, et Annie Jarry, au cours des derniers épisodes, termine son premier roman. Monique Raymond (personnage secondaire) est une des seules femmes écologistes de la Baie de James, Fifine Roy, la première bouchère diplômée du quartier, et Doudou Désiré, la seule femme gérante d'un garage.

La scolarisation plus poussée des femmes contribue, il est vrai, à faire valoir leurs compétences : au moins dix d'entre elles ont plus de douze ans de scolarité. Par ailleurs, celles qui n'ont pas eu la chance de poursuivre des études ne croient plus, comme Janine Jarry en 1966, que c'est sans importance puisque « sans doute [elles vont se] marier<sup>12</sup> ».

De façon générale, les quarante-neuf derniers épisodes du téléroman n'incitent plus les femmes à se fermer au monde extérieur. Une phrase d'Annie Jarry traduit bien l'ampleur du changement qui s'est effectué à ce niveau.

**On appréciera d'autant plus le fait d'être femme qu'on ne sera pas uniquement des mères, des épouses, des ménagères ; on pourra aussi faire des carrières<sup>13</sup>.**

Ce qui frappe lorsqu'on reprend, dans les textes de 1966 et de 1976, les allusions qualifiant hommes et femmes, c'est la distance qui sépare le monde « féminin » du monde « masculin ». De fait, les personnages se définissent généralement par opposition à ceux de l'autre sexe. En 1966, les hommes sont sportifs, forts et courageux. Là s'arrêtent leurs qualités, mais là aussi, leurs caractéristiques générales. Nulle part, en 38 épisodes, ne trouve-t-on une critique, même anodine, qu'une femme ferait d'un homme, alors que les occasions ne manquent pas. Les personnages masculins, eux, ne se privent pas de parler des femmes avec mépris : compliquées, bavardes, sans jugement, fragiles et sans défense, naïves et aguicheuses ; il est impossible de citer toutes les affirmations caractérisant les

femmes, tant elles sont nombreuses. Mentionnons tout de même que le seul élément qui, chez elles, est valorisé, est leur aptitude au travail ménager ; de cela, les hommes ne peuvent se passer et tous, à une occasion au moins, l'exprimeront.

Si la première partie de notre corpus d'étude dégage exagérément de nombreux défauts dits « féminins », dans la dernière, au contraire, c'est une survalorisation de certaines qualités qui prime. Les femmes sont plus résistantes, plus courageuses, moins difficiles et plus généreuses que les hommes. Car l'opposition persiste : hommes et femmes sont de nature différente.

Par ailleurs, contrairement aux femmes de 1966, celles de 1976 ont acquis un regard critique sur les hommes : elles disent maintenant ce qu'elles pensent des hommes, ce qui n'est pas sans provoquer des réactions. Il arrivera qu'on leur reproche leur liberté, leur envie de vivre « comme des hommes ».

Au début du téléroman, les hommes trouvent les femmes compliquées parce qu'énigmatiques, mystérieuses, incompréhensibles : leur « nature féminine » les place dans un monde à part. À la fin du téléroman, les femmes sont compliquées parce qu'elles ne savent plus se contenter de ce qui, jadis, leur aurait suffi. Ce nouveau type d'attitude se répercute à bien des niveaux. La perception de la sexualité en est un exemple flagrant.

### **La perception de la sexualité dans *Rue des Pignons***

En 1966, lorsque la première tranche d'épisodes est diffusée, on commence à peine à parler ouvertement de sexualité au Québec en général, et à plus forte raison à la télévision. Le Québec, encore fortement sous le joug du clergé, demeure très réservé. Les premiers livres de vulgarisation sexologique diffusés très massivement, *L'Adolescente veut savoir* et *L'Adolescent veut savoir*, du Docteur Lionel Gendron, ne datent que de 1964 et de 1965 ; l'immense succès de librairie qu'ils obtiennent dénote, bien sûr, un intérêt manifeste de la population québécoise pour les questions reliées à la sexualité, tues si longtemps. Dans **Rue des Pignons**, ce sujet est donc traité, mais il est intéressant de voir avec quel puritanisme les auteurs ont évité de « nommer » la sexualité.

Des descriptions à mots couverts, rares, reviennent régulièrement à travers les textes de cette première année du téléroman. Pour nommer la sexualité en général, Angéla dira « ce côté-là de la vie » et spécifiera d'ailleurs que « nous autres les mères [...] on veut jamais [l']envisager<sup>14</sup> » ; elle dira aussi, beaucoup plus obscurément, « des affaires<sup>15</sup> ».

Les termes employés pour signifier plus spécifiquement une relation sexuelle sont plus variés, mais inquiétants, si l'on excepte la fois où Maurice parlera de « s'amuser<sup>16</sup> » et celle où Janine dira plus simplement « l'amour physique<sup>17</sup> », ce qui choquera profondément sa mère. Autrement, on parlera de « mal faire<sup>18</sup> », d'« aller trop loin<sup>19</sup> », de « faire des bêtises<sup>20</sup> », d'« être émancipée » et de le regretter<sup>21</sup>, de « devenir carrément [la] petite amie [de...] », ce à quoi il faut faire attention<sup>22</sup>, d'avoir « sa curiosité satisfaite » après quoi « il nous reste les regrets<sup>23</sup> », de « se laisser aller<sup>24</sup> », d'être ou de ne pas être « faites pour l'aventure<sup>25</sup> », ou, plus brutalement, et c'est Maurice qui parle, d'« avoir [quelqu'un]<sup>26</sup> ».

Lorsqu'il sera question d'une grossesse hors mariage, Janine parlera d'un « malheur » à éviter à tout prix<sup>27</sup> et, pour insister sur l'importance de la virginité, Angéla expliquera à ses filles qu'il faut « se garder pour son mari<sup>28</sup> ». À deux reprises, on fera allusion à la contraception : la première fois, c'est Denise qui, en tant qu'infirmière, explique à ses sœurs qu'il y a des précautions à prendre, mais clôt très rapidement le sujet en disant : « J'espère que vous comprenez ce que je veux dire<sup>29</sup> » ; la deuxième fois, c'est Angéla qui, après son douzième accouchement, dit à son mari qu'elle a « vu le médecin » et « pris la grande décision<sup>30</sup> ».

Ce sont surtout les femmes qui chuchotent ainsi à propos de sexualité. En effet, les hommes n'éprouvent pas le besoin d'en parler, sinon pour blaguer ou se vanter de leurs prouesses. De fait, la responsabilité d'une relation sexuelle n'incombe qu'aux filles. Sylvette, après avoir couché avec Maurice, se retrouve enceinte et ne peut que répéter : « C'est tellement ma faute !... tellement ma faute<sup>31</sup> ! » La sexualité, en 1966-1967, est sujet tabou et devient le prétexte de propos très moralisateurs. D'autre part, le message est clair : s'il est naturel qu'un homme ait une vie sexuelle active, il est préférable, pour les femmes, de ne pas en avoir du tout, à moins d'être mariées, mais

même alors, de ne surtout pas en parler. Dans un éloge constant de la virginité féminine, les modèles, tant de fois récriés, de la vierge et de la putain sont encore une fois proposés. Les femmes qui « cèdent » sont donc ou des « femmes faciles », qui ne savent faire autre chose, ou des femmes intelligentes, mais alors, à cause de leur « faiblesse », infiniment malheureuses. L'héroïne type ressemblera davantage à Janine Jarry : honnête, convoitée et toujours sur ses gardes face aux hommes.

La lecture des textes des 49 derniers épisodes de **Rue des Pignons** laisse une impression tout autre : à dix ans d'intervalle, les personnages ont radicalement changé d'attitude face à la sexualité. On se rend très vite compte qu'ils n'ont plus de blocages lorsqu'il s'agit de parler de leur sexualité. Les mots amant, maîtresse, plaisir, contraception, avortement, pilule, etc., et l'expression « faire l'amour » font dorénavant partie du vocabulaire quotidien. Les personnages masculins et féminins parlent d'ailleurs énormément de sexualité, et avec beaucoup d'aisance. De plus, certains thèmes très actuels de la sexualité féminine sont abordés ; les 49 derniers épisodes, notamment, traitent régulièrement de la contraception ou de l'avortement et, dans une moindre mesure, du viol, des maladies vénériennes et de la prostitution. On ne saurait, bien entendu, déceler de critiques profondes ou de remises en question de certains aspects de la sexualité féminine, tels le viol ou la légalisation de l'avortement. Les propos touchant ces sujets demeurent d'un niveau très descriptif mais il reste que, dans les cadres imposés par la télévision, l'ébauche, même si elle est rapide, s'est actualisée.



Les aspirations des femmes ne sont pas les mêmes, au début du téléroman et dix ans plus tard. Nous avons vu que la dernière saison de **Rue des Pignons** offrait des perspectives beaucoup plus larges aux femmes mises en scène : elles prennent leur destin en main en choisissant elles-mêmes le genre de vie qu'elles souhaitent mener et ne sont plus confinées à l'unique vocation de mère de famille. Plusieurs personnages féminins, au cours des 49 derniers épisodes du téléroman, soulignent très ouvertement combien le travail à

l'extérieur les a épanouies et à quel point il est important pour elles de sortir du foyer familial. Les plus jeunes filles, pour leur part, revendiquent clairement le droit à une carrière de leur choix.

L'accès au marché du travail ou à une occupation extérieure bénévole, en décloisonnant le quotidien des femmes, leur a offert la possibilité de sortir du cadre amour-mariage-famille, ou, à tout le moins, de ne pas s'y limiter. Car, il ne faut pas s'y tromper, l'amour, le mariage et la famille sont restés, dans le téléroman, des valeurs importantes; mais, au fil des ans, il semble bien que ces valeurs soient moins impératives. Ces trois aspects de la vie affective seront beaucoup plus perçus de la même façon par et pour les hommes que par et pour les femmes.

La symétrie absolue de la condition des hommes et de la condition des femmes n'est évidemment pas une preuve irréfutable de progrès. La plupart des thèses féministes refusent que le débat soit ramené à une simple masculinisation des femmes. Dans **Rue des Pignons**, cependant, c'est dans ce sens que l'effort progressiste se traduit. L'optique égalitariste est la pierre angulaire de cette « idéologie moderne d'indifférenciation sexuelle<sup>32</sup> » que Mona-Josée Gagnon situe au tournant des années 1970. Les personnages de **Rue des Pignons**, à la fin du téléroman, sont bien plus près de cette symétrie qu'ils ne l'étaient en 1966.

Bien entendu, l'évolution que nous avons soulignée dans **Rue des Pignons** demeure modeste et toujours relative; elle ne marque que le déplacement, sur une courte période, d'un ensemble isolé du téléroman, et il aurait été possible d'imaginer que l'évolution fût plus grande encore. D'autre part, notre analyse n'a tenu compte que de certains paramètres imposés par les limites du sujet. Une étude narratologique, par exemple, aurait peut-être démontré beaucoup plus de constantes, ou, à l'inverse, de contrastes idéologiques à travers les onze années de **Rue des Pignons**.

On pourrait alléguer le fait que, le téléroman ayant été poursuivi par Mia Riddez seule, après la mort de Louis Morisset, cela en ait déterminé le contenu. Il est possible, en effet, que les auteures de téléromans soient plus sensibles aux problèmes des femmes que leurs collègues masculins.



Par ailleurs, ce qui importe avant tout, dans une production de ce type, c'est la consommation qui en est faite. Or, la popularité de **Rue des Pignons** n'est plus à démontrer : durant les onze années et demie de sa diffusion, ce téléroman a obtenu des cotes d'écoute qui ont varié entre 1 150 000 et 2 588 000 téléspectateurs, se méritant les premières places parmi les émissions les plus populaires des deux réseaux français. Le public a donc suivi son évolution ; dans une certaine mesure, il l'a sans doute aussi provoquée.

On pourrait aussi, à la rigueur, supposer que la dernière année d'un téléroman laisse à son auteur plus de liberté que les précédentes puisque les cotes d'écoute ne sont plus à conquérir pour que l'émission soit prolongée l'année suivante. Encore là, cette possibilité ne peut s'appliquer puisque le dernier sondage fait auprès des téléspectateurs de **Rue des Pignons**, trois mois avant sa disparition, plaçait encore le téléroman à la tête des émissions les plus populaires du réseau. D'autre part, le « happy end » qu'impose la fin de ce genre de fiction a habituellement une fonction conservatrice de récupération qui, en aucune façon, ne pouvait servir notre hypothèse de travail.

Le téléroman est-il un genre sensible aux transformations sociales ? Nous croyons que oui. Cette analyse de contenu le démontre et d'autres, semblables, appliquées à de nouveaux cas, en feraient sans doute autant. Certes, on peut difficilement généraliser : **Rue des Pignons** ne peut se comparer à tous les téléromans québécois ; il en est, vraisemblablement, de plus avant-gardistes, mais aussi de plus réactionnaires. Représentatif du genre, cependant, il reste un exemple valable, et le témoignage d'une époque en mutation.

*Institut québécois de recherche sur la culture*

#### Notes

\* L'essentiel de cet article est extrait d'une thèse de maîtrise, *L'Évolution des personnages féminins de Rue des Pignons*, Faculté des Lettres, Université Laval, 1979, 113 - XV pages.

- 1 Dans le cas de **Rue des Pignons**, il ressort clairement que les femmes de 18 ans et plus ont constitué le public prédominant du début à la fin ; si on y ajoutait les adolescentes, nous pourrions affirmer que près des deux tiers du public de ce téléroman, âgé de 12 ans et plus, étaient constitués de téléspectatrices (source : BBM).
- 2 Nous n'avons retenu que les personnages principaux, c'est-à-dire ceux qui apparaissent dans cinq émissions ou plus lors de chacun des cycles saisonniers. Cela nous a autorisée à renoncer aux nombreux rôles secondaires, rôles muets et rôles d'enfants qui viennent gonfler la distribution de façon temporaire et irrégulière.
- 3 Séquence : suite de plans se situant dans un décor unique et mettant en scène un nombre fixe de personnages, qui constituent un tout dans le cadre d'une action dramatique déterminée.
- 4 Sur les 107 séquences ayant lieu dans les maisons, 71 se passent strictement dans la cuisine Jarry, qui devient ainsi le décor dominant des femmes.
- 5 Dans le Code civil actuel, la célibataire est celle qui n'est pas mariée. La définition n'inclut ni la veuve, ni la séparée, ni la divorcée. Nous avons tenu à inclure ces catégories et aussi celle de filles-mères, afin de détailler de façon plus nuancée la situation des personnages étudiés.
- 6 Aucune précision n'est donnée sur la nature et l'occupation de trois des femmes de la dernière année du téléroman ; ces trois rôles secondaires (une seule apparition) ne s'imposent réellement ni comme femmes au foyer, ni davantage comme travailleuses, et la neutralité de l'image qu'elles projettent au plan de l'occupation est sans conséquence sur l'image globale des femmes. C'est pourquoi nous avons retranché ces trois personnages de l'ensemble et calculé nos données sur le total des 33 occupations connues.
- 7 Émission 1112-0014, 6 décembre 1966, p. 18.
- 8 Émission 1112-0023, 7 février 1967, p. 8.
- 9 Émission 1112-0031, 4 avril 1967, p. 30.
- 10 Émission 1312-0408, 5 avril 1977, p. 26.
- 11 Émission 1312-0384, 26 octobre 1976, p. 8.
- 12 Émission 1112-0015, 13 décembre 1966, p. 26.
- 13 Émission 1312-0413, 10 mai 1977, p. 12.
- 14 Émission 1112-0009, 1<sup>er</sup> novembre 1966, p. 32.
- 15 Émission 1112-0006, 11 octobre 1966, p. 10.
- 16 Émission 1112-0011, 15 novembre 1966, p. 9.
- 17 Émission 1112-0025, 21 février 1967, p. 20.
- 18 Émission 1112-0010, 8 novembre 1966, p. 37.
- 19 Émission 1112-0016, 20 décembre 1966, p. 8.
- 20 Émission 1112-0016, 20 décembre 1966, p. 9.
- 21 Émission 1112-0023, 7 février 1967, p. 6.
- 22 Émission 1112-0023, 7 février 1967, p. 21.
- 23 Émission 1112-0024, 14 février 1967, p. 26.
- 24 Émission 1112-0025, 21 février 1967, p. 12.
- 25 Émission 1112-0028, 14 mars 1967, p. 13.
- 26 Émission 1112-0026, 28 février 1967, p. 10.
- 27 Émission 1112-0011, 15 novembre 1966, p. 37.

<sup>28</sup> Émission 1112-0035, 2 mai 1967, p. 29.

<sup>29</sup> Émission 1112-0028, 14 mars 1967, p. 13.

<sup>30</sup> Émission 1112-0034, 25 avril 1967, p. 26.

<sup>31</sup> Émission 1112-0036, 9 mai 1967, p. 35.

<sup>32</sup> Mona-Josée Gagnon, *Les Femmes vues par le Québec des hommes. 30 ans d'histoire des idéologies 1940-1970*, Montréal, Éditions du Jour, 1974, pp. 81-85.